



*Petit Courrier des Dames.*

*Rue Meslée N<sup>o</sup>. 25.*

*Robe de Barège garnie griffé en gros de Naples liserés de satin, Chapeau de crêpe orné de plumes, Des Magasins de M<sup>me</sup> Mure.*



5007

(V<sup>e</sup> ANNÉE.)N<sup>o</sup> XVIII.—TOME IX.

137

30 SEPTEMBRE 1835.



# PETIT COURRIER DES DAMES

OU

*Nouveau Journal des Modes,  
des Théâtres, de la Littérature et des Arts.*



Ce JOURNAL paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois, dont une d'homme et une de chapeaux.

Papier des manufactures d'Arches et d'Archette (*Vosges*).

Prix de l'abonnement :	pour trois mois.....	9 fr.
	pour six mois.....	18
	pour l'année.....	36

50 c. de plus par trimestre, pour les départemens.  
1 fr. *idem* pour l'étranger.

ON S'ABONNE A PARIS,

AU BUREAU DU PETIT COURRIER DES DAMES, rue Meslée, N<sup>o</sup> 25;  
Chez DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, Imp.-Lib. du Journal, rue  
St.-Louis, N<sup>o</sup> 46, au Marais, et rue Richelieu, N<sup>o</sup> 67;  
MARTINET, libraire, rue du Coq-St.-Honoré.

A LONDRES,

Chez MM. S. and J. FULLER, *Temple of Fancy*, 34, *Rathbone-place*.

A AMSTERDAM,

Chez GABRIEL DUFOUR et C<sup>ie</sup>, libraires, sur le Rokin.

A LEIPSICK,

Chez MM. ZSCHECH et KRINITZ.

Les lettres et envois d'argent doivent être adressés francs de port.

## MODES.

### LE PASSAGE DE L'OPÉRA, OU LE RENDEZ-VOUS.

( Suite et fin. )

« JETTE un coup-d'œil en passant, dis-je à M. D\*\*\*, sur les magasins de bronzes et pendules de M. Villain jeune, qui offre plusieurs modèles d'un genre nouveau, et montons visiter le magasin de canevas peints qui bientôt va faire partie de ceux



de la galerie dite du *Baromètre*. Cette idée de faire peindre ainsi sur des canevas les divers sujets que l'on veut y broder, est très-ingénieuse, et facilite si bien le travail, que la personne la moins accoutumée à faire de la tapisserie n'a besoin que de savoir le point pour faire aussitôt le plus joli meuble que l'on puisse désirer, et sur telle étoffe que l'on veuille appliquer la broderie. » Mon pauvre D\*\*\* restait tout surpris de ce qu'il voyait, et ne pensait plus à redescendre. Je l'emmenai enfin, et rentrant dans la galerie avec lui : « Eh bien ! lui dis-je, que penserais-tu de celui qui désirerait s'établir dans une des galeries du Passage de l'Opéra ? — Qu'il aurait raison, et parfaitement raison ; car enfin il y vient du monde, et l'on y viendra exprès pour acheter, parce que l'on est certain d'y trouver, comme dans un bazar, tout ce dont on pourrait avoir besoin. Tel ou tel objet se vend assez souvent dans tel ou tel quartier : ici on trouve tout réuni, et on ne peut pas manquer d'y voir venir des chalans. — Ainsi donc tu crois qu'une personne active et qui a de la conduite, peut y former un établissement et y prospérer ? — Sans doute. — Eh bien, assure donc l'avenir de ce pauvre G\*\*\*, ton parent ; il te suffira de le présenter comme tel chez plusieurs fabricans de tes amis, pour qu'il obtienne les marchandises nécessaires pour garnir son magasin et lui donner du crédit : deux à trois mille francs lui suffiront pour faire face à ses premiers paiemens, et ce n'est à peine qu'un mois de tes revenus... — Tout cela est bel et bon, mais les frais pour disposer ce même magasin, mais les six mois de loyer à payer à l'avance ? — Que cela ne t'arrête pas, je connais les propriétaires de ce passage, et toujours prêts à aider ceux qui deviennent leurs locataires, ils feront tous ces frais et n'exigeront rien ; s'ils agissent ainsi pour quelqu'un qui leur est étranger, que ne dois-tu pas faire, dis-moi, pour ton parent ? — Tu as raison, me répondit mon ami en me serrant la main ; G\*\*\* peut compter sur moi. Je passe souvent mon tems à aller voir s'élever des bâtimens ; je viendrai chez mon parent, je verrai petit à petit s'élever sa fortune, et l'un vaudra bien l'autre. » Dans ce moment l'horloge sonna cinq heures : nous étions l'un et l'autre trop éloignés de chez nous pour y arriver à tems pour l'heure du dîner ; nous entrâmes donc dans le café-restaurant qui fait le coin de la galerie du Baromètre et du boulevard, tenu depuis peu par le gendre de Provost du Palais-



Royal, et où nous eûmes lieu d'être très-satisfaits, et des mets que l'on y trouve, et de la manière dont on y est servi. Mon ami mangeait avec un appétit...! avec un air de satisfaction...! Si, comme le dit Potier dans *le Conscrit*, rien ne pèse tant sur l'estomac comme une mauvaise action et de la pâte ferme, rien ne doit y être plus léger et lui être plus favorable comme un bon dîner et la douce satisfaction d'avoir pu contribuer au bonheur de son semblable.

---

Le *vert myrthe* est la couleur la plus distinguée pour les robes en gros de Naples. On les garnit de trois volans à dents découpés. Le bleu commence à s'adopter pour les robes habillées. Le bleu Caroline et le bleu clair sont les nuances préférées; celle-ci pour les robes en barège ou moirée, et le bleu Caroline pour les robes en cachemire et velours.

---

On confectionne déjà des toques, des turbans et des berrets. Nous avons vu sur une toque en gaze cerise, entremêlée de torsades en or, deux esprits de la même couleur; celui du bas, beaucoup plus petit et plus touffu, tombe près de l'oreille.

---

Non-seulement les modistes se disposent à faire beaucoup de berrets en barège ou gaze-cachemire écossais, mais on fabrique en ce moment à Lyon des velours à carreaux et à larges raies de différentes couleurs, pour en former des chapeaux d'hiver.

---

En attendant que toutes ces bariolures viennent éblouir nos yeux, nous nous sommes arrêtées à regarder le plus simple et le plus joli chapeau d'été qu'on puisse voir. Sur le côté droit d'une paille de riz était posé un bouquet de petites plumes gros-vert; sur le côté gauche et un peu en arrière de la passe, un autre bouquet de petites plumes *lie de vin* un peu foncé; un ruban nuancé de ces deux couleurs traversait le haut de la forme et venait s'attacher en-dessous de la passe sans être fixé au bas de la tête, de manière que cette pose forme une sorte d'arc de rubans entre la tête et le bord de la passe. On commence à voir plusieurs chapeaux dont les rubans sont ainsi placés.



Quelquefois une double blonde étagée garnit le bord des chapeaux en gros de Naples; ces blondes, dont la plus haute n'a pas plus de deux à trois pouces de largeur, se posent beaucoup plus froncées que les demi-voiles.

Entre toutes les jolies choses que nos magasins de fleurs étalent déjà pour les coiffures de soirée, nous avons remarqué des aigrettes à trois branches formées par des brins de plumes de geai, d'autres par des yeux de plumes de paon. Pour cette fois, en dépit du bon La Fontaine, le pauvre geai aura droit d'être fier, lorsqu'à l'égal de l'orgueilleux oiseau de Junon, il se verra placé sur la tête d'une jolie femme.

#### LE DANGER D'ÉCRIRE (1).

( Suite. )

« Il faudrait qu'elle fût bien belle pour que je l'aime un peu, » se disait Édouard en revenant le soir chez M<sup>me</sup> Belmont, où, pour cette fois, la curiosité seule semblait l'attirer. « J'aurais mieux fait peut-être de retourner à l'instant même chez ma mère; je lui aurais dit : Ma mère, puis-je jamais aimer une femme qui sacrifie à la renommée tous les sentimens de la nature, tous les devoirs de la vie privée, qui préfère la fumée d'un encens éphémère aux tendres émanations de l'ame, et change, en quelque sorte, les douces vertus de son sexe, contre les travers du nôtre? » Telles sincères que fussent les réflexions d'Édouard, aucune d'elles ne se présenta à son esprit, dès qu'il fut dans le salon de M<sup>me</sup> Belmont. Plusieurs femmes formaient un cercle autour d'une table, couverte de brochures et de journaux. Une d'elles se leva en le voyant paraître. Jamais l'harmonie de tant de grâces et de beauté n'avait frappé la vue du jeune de Merville; jamais accens plus doux, regard plus enchanteur n'avaient pénétré son cœur. « Ah! si c'était elle, se dit-il, il faudra

(1) Voir le Numéro du 15 septembre.



» bien l'aimer!... » C'était elle en effet. Ses charmes, ses discours achevèrent de subjuguier le trop prompt enthousiaste. Il se livre avec ardeur aux feux d'une passion qu'il croit si légitime. Tous les torts de M<sup>me</sup> Belmont sont effacés. Pour lui, le pédantisme est la science, l'exaltation est l'esprit, et bientôt il partage les mêmes erreurs qu'il blâmait avant que la beauté n'eût fasciné sa raison. Adieu, sages réflexions, utile prévoyance, il faut plaire et plaire par les moyens qui semblent séduire davantage. M<sup>me</sup> de Belmont accordait une si flatteuse préférence à ceux dont les ouvrages avaient quelques succès : pourquoi Édouard n'emploierait-il pas son génie à l'emporter sur eux ? La manie du jour enfin s'empare de son imagination, il peut, il veut écrire; il ne pense point que l'homme le plus aimable en société, le plus éloquent en discours, peut être moins encore qu'un médiocre écrivain; quiconque eut la palme parmi les gens aimable, n'aura qu'un dernier rang parmi les auteurs insignifiants, et que nul amour-propre ne doit faire oublier cette sage sentence, qui doit faire préférer, dit-elle, être le premier d'un village, que le second dans Rome.

M. de Merville ne veut sacrifier aucun des momens qui peuvent se passer auprès de M<sup>me</sup> de Belmont; mais les nuits sont employées à confectionner secrètement une comédie, dont quelques amis d'Édouard ont seuls la connaissance. Ils sont convenus de ne nommer l'auteur qu'autant que le succès couronnera la première représentation, ou si la chute trompait leur espérance, un silence éternel couvrira les dépits et les regrets d'Édouard. C'est une attention délicate par laquelle il ne veut faire partager, à son amie, que ses triomphes et ses plaisirs. Lui offrir un succès dans l'objet qu'elle semble aimer, paraît au cœur généreux de M. Merville, l'hommage le plus flatteur des sentimens qu'il éprouve. Son zèle s'enflamme de plus en plus. Ses travaux, ses anxiétés redoublent, il a peine à dissimuler son agitation, et lorsque le jour de la première représentation est arrivé, il n'a point le courage d'accompagner lui-même M<sup>me</sup> Belmont au spectacle : il lui fait savoir qu'il est indisposé et va s'enfermer seul avec ses angoisses dans une petite loge grillée, voisine de celle où se réunissent son amie et toute sa brillante société.

Ah! si dans cet instant il pouvait retirer sa comédie des



moins où il l'avait livrée! s'il pouvait étouffer tous ces acteurs prêts à réciter des rôles si incertains; s'il pouvait anéantir d'un seul coup ces décorations, cette salle, ces spectateurs!... Mais le sort en est jeté, la toile va se lever et le malheureux auteur ne se soutient que par la pensée qu'au moins son nom ignoré de la multitude ne sera point couvert d'horribles huées, témoignage d'une chute complète. M<sup>me</sup> Belmont l'ignorera toujours..... Pauvre Édouard! tu comptes sur la fidélité de ceux que tu crois tes amis. Hélas! apprends à connaître les hommes. Approche-toi de la cloison qui te sépare d'une société où tu penses être protégé, tu découvriras les artifices de l'envie, les machinations de la rivalité, et ton nom, répété avec un malicieux mystère, fera connaître à ton cœur agité que déjà l'amitié te trahit et que l'amour chancelle....

(La suite au prochain Numéro.)

#### NÉCROLOGIE.

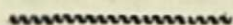
La mort vient d'enlever aux lettres et à ses amis, à l'âge de trente-cinq ans, un homme aussi recommandable par ses vertus, que distingué par son esprit, M. A.-V-F. Maquart, membre correspondant de l'académie de Dijon, employé au ministère de la marine. Auteur des *Éloges de Monseigneur le duc de Berry* et de *Monseigneur le duc d'Enghien*, couronnés par l'académie de Dijon; d'une *Réfutation* de l'écrit scandaleux de M. le duc de Rovigo sur l'assassinat du dernier rejeton des Condés, et d'un grand nombre d'articles insérés dans le *Drapeau blanc* et dans la *Gazette de France*, M. Maquart, vers les derniers tems de sa vie, s'occupait en outre presque exclusivement de la composition d'un roman historique, intitulé: *Voëma ou l'an 32 de l'ère chrétienne*, sur lequel il fondait tout l'espoir de sa réputation littéraire, et qui, autant que nous en pouvons juger d'après les divers passages qui nous ont été lus par l'auteur, n'eût pas manqué de faire le plus grand honneur à son nom.

Ce qui précède est sans doute tout ce qu'il importerait au public de savoir sur la personne de M. Maquart; mais qu'il soit permis à l'amitié de consacrer ici quelques lignes à payer un juste tribut d'éloges et de regrets aux vertus privées de cet homme de bien. Doué d'un caractère loyal et bon, ami de la droiture et de la franchise, obligeant sans ostentation, il sut se concilier l'amitié et l'estime de tous ceux qui le connurent. Son ame était égale, douce, honnête, et possédait les



qualités précieuses qui assurent le bonheur domestique ; mais la destinée sembla se plaire à le priver de ce bonheur. Uni depuis huit ans à une femme en tout digne de lui, il eut la douleur affreuse, après avoir long-tems disputé au trépas, par des soins multipliés, les jours de cette épouse chérie, de la voir à la fleur de son âge s'éteindre entre ses bras ; un an plus tard il perd une belle-mère à laquelle il était également attaché ; et trois mois après il expire lui-même presque dans l'isolement, laissant en mourant un enfant en bas âge, avec quelques centaines de francs de rente pour tout héritage. Animé durant sa vie du plus profond dévouement pour l'auguste famille des Bourbons, M. Maquart ne laissa échapper aucune occasion de manifester son attachement à leur noble cause, et ses *Éloges de Monseigneur le duc de Berry et de Monseigneur le duc d'Enghien*, déposent de son ardent amour pour la dynastie légitime de nos rois, et de son admiration pour les vertus brillantes de leur race. Puissent ces titres puissans à la bienveillance du Roi et de MADAME, duchesse de Berry, intéresser l'humanité de Sa Majesté et de Son Altesse Royale en faveur d'un orphelin que sa malheureuse position recommande d'ailleurs à leur bienfaisance !

P. A. T.



## PETITE REVUE THÉÂTRALE.

Depuis quelque tems nous avons gardé le silence sur les théâtres ; qu'aurions-nous pu dire, en effet, nous qui aimerions à n'avoir jamais que des éloges à donner ! Mais trois nouveautés viennent encore de paraître, et comme l'a dit Malherbe :

A la fin c'est trop de silence  
En si beau sujet de parler.

Parlons donc puisqu'il le faut.

THÉÂTRE DE MADAME. La plupart des journaux littéraires ne cessaient de faire observer que l'on ne recevait et ne jouait à ce théâtre que des ouvrages de M. Scribe, et les personnes qui savent par qui ces journaux sont rédigés, devinaient aisément le motif de cette observation. Le théâtre de Madame vient de donner successivement plusieurs pièces à la composition desquelles M. Scribe est étranger : ces journaux doivent être satisfaits ; nous nous garderions bien d'assurer qu'il en soit ainsi du public. Nous ne prétendons pas dire, cependant, que cet écrivain spirituel soit seul capable de faire de jolis ouvrages ; mais, avec toute la bonne volonté possible, nous ne pouvons pas dire non plus que les dernières nouveautés de l'ancien Gymnase puissent



satisfaire les spectateurs de ce théâtre, accoutumés depuis long-tems à des vaudevilles où l'on trouve, il est vrai, peu d'intrigue, des invraisemblances, mais qui sont pleins d'observation, qui offrent toujours quelques scènes charmantes, et qui tous sont pétillans d'esprit.

Nous avons fait ces réflexions avant et depuis la première représentation du *Landau*, qui roule toujours, grâce au jeu de Perlet, fort bien secondé par Clozel, Dormenil, etc.; combien nous ont-elles semblé plus justes encore, après la représentation de *la Ville neutre*, vaudeville de MM. Imbert et VVarner! La plupart des ouvrages du théâtre de Madame, avons-nous dit, se distinguent par beaucoup d'esprit, par des scènes qui offrent quelques situations neuves ou piquantes: on serait tenté de croire que les auteurs de la pièce nouvelle on voulu décidément changer le genre de ce théâtre. Dialogue sans trait, situations rebattues: voilà ce qui caractérise *la Ville neutre*.

Perlet et les autres acteurs ont réuni leurs efforts pour faire goûter cette pièce: nous ne les rendrons donc responsables de rien. Il y a au théâtre un certain bourgmestre qui pourrait bien avoir donné l'idée du magistrat de *la Ville neutre*; mais ce bourgmestre est très comique et très-spirituel tout en disant des bêtises: on ne peut pas accuser MM. Imbert et VVarner de l'avoir copié. C. DE M.

---

Le *Géorama*, boulevard des Capucines, N° 7, au coin de la rue de la Paix, est visible tous les jours de dix heures du matin jusqu'à cinq du soir. Le prix d'entrée est de 2 francs: on peut s'abonner. Vue générale et détaillée de toutes les parties du monde, dans une sphère colossale.

---

#### AVIS TRÈS-ESSENTIEL.

A dater du 15 octobre prochain, les lettres et les abonnemens doivent nous être adressés Boulevard des Italiens, N° 2, près le passage de l'Opéra.

---

Dernier Numéro, page 136, au lieu de *planche 332*, lisez *planches 332 et 333*.

---

A ce Numéro est jointe la *Planche 334*.

---

Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue St.-Louis, N° 46, au Marais.